Document generated on 10/12/2024 5:08 a.m.

Voix et Images

# De la parole au texte

Jean-François Chassay

Volume 21, Number 1 (61), Fall 1995

Gilles Hénault

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201223ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201223ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chassay, J.-F. (1995). De la parole au texte. *Voix et Images*, *21*(1), 172–176. https://doi.org/10.7202/201223ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Roman

# De la parole au texte

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

On chercherait en vain des points communs entre les trois textes dont il sera question dans cette chronique. On pourra cependant les juger (et les apprécier) diversement, en fonction d'un rapport marqué à la parole qui, selon le cas, nuit à la narration ou participe pleinement du plaisir que celle-ci procure au lecteur.

Ainsi, *Lettres de deux chanteuses exotiques*[1], de Pauline Harvey et Danielle Roger, rappelle ce très beau texte de Suzanne Lamy intitulé «Éloge du bavardage[2]», «éloge sur le doux plaisir de déraisonner[3]» dans lequel l'auteure signale que le bavardage a toujours été d'abord l'apanage des femmes. «Pourquoi les femmes plus et mieux que les hommes? Peut-être par habitude, par fidélité aux confidences échangées en catimini entre petites filles, dans l'aphasie générale, quand les chuchotements compensaient le silence imposé, l'ignorance soigneusement entretenue[4].» C'est bien cet esprit qu'on retrouve chez ces deux épistolières qui se ressemblent à la fois tant et si peu: mélange de fragilité et de bravade, de bonheurs simples partagés et d'angoisses qu'on cache à moitié sous les mots. Dans cette correspondance qui donne l'impression de s'écrire au fil de la plume (les lettres, datées, sont écrites presque quotidiennement), c'est d'abord une parole qui se fait entendre et qui énonce des rêves, ceux qu'une société fatiguée et vieillie refuse de voir et de vivre. Deux voix qui laissent entendre que le bavardage des femmes n'a pas la superficialité qu'on lui accorde souvent: «Quand une femme parle de rince-crème pour les cheveux, elle parle aussi d'autre chose, de beaucoup plus grave. Mais les hommes, pour la plupart, n'entendent rien au-delà des mots des femmes. [...] Peut-être vaut-il mieux qu'ils nous trouvent légères. Sinon, ils auraient peur[5].»

Si «La Rita de Panama» et «Ida, la chanteuse allemande» s'illusionnent, se fabriquent des mondes enchantés, cela ne veut pas dire pour autant qu'elles manquent de lucidité, au contraire. Et c'est cette ambivalence constante entre le goût de la folie et le sens de la gravité (que plusieurs, donc, refusent de voir) qui fait leur charme. «Tu vas me dire qu'il est inquiétant que je me préoccupe ainsi de la sagesse, moi qui me veux tête de linotte, mais justement, justement, les têtes de linottes doivent parfois écouter en elles-mêmes les voix qui sont comme des garde-fous, sinon elles traverseront toujours au feu rouge[6]», écrit Ida. Quelques jours plus

tard, Rita insistera aussi à sa façon sur les balises qu'elle s'est données : « La beauté des hommes m'a plus d'une fois été fatale. Je ne veux pas être amoureuse. Je veux juste être séduite[7]. »

Il ne faut pas s'étonner qu'il soit si souvent question de personnages de contes de fées dans cet échange épistolaire : Barbe-Bleue, le Chat botté et bien d'autres font des apparitions plus ou moins sporadiques, servant de modèles pour tel ou tel individu, fantasmé ou réel. L'oralité associée spontanément aux contes rejoint ici la parole de ces deux femmes. Et comme dans les contes, il y a dans ce livre une fin heureuse. Ou plutôt le rêve d'une fin heureuse : un départ dans les îles, au soleil. Mais parions que la lucidité de Ida et de Rita les empêche, *malgré tout*, d'être dupes.

***

*La Thèse*[8] de Robert Gagnon appartient à un tout autre registre. Prix Robert-Cliche 1994, ce roman s'appuie sur une histoire véridique qui remonte à 1934 (et l'auteur insiste, on ne sait pourquoi, dans un avertissement au début et dans une « Note au lecteur » à la fin, sur ce qui relève précisément de la fiction et sur ce qui relève précisément des faits historiques dans son roman).

Cette année-là, un jeune professeur de la Faculté des sciences de l'Université de Montréal, Jacques Dumouchel, soutient sa thèse, celle-ci étant dirigée par le frère Marie-Victorin. Un des membres du jury, Trefflé Mireault, de l'École polytechnique, demeure sceptique devant les résultats du candidat. Ce dernier sera estomaqué d'apprendre que Mireault lui refuse la mention *summa cum laude* et ne lui accorde que celle de *cum laude*, sous prétexte qu'il n'a pas bien répondu à une de ses questions. Il s'en suivra des échanges acrimonieux, qui mettront même l'acceptation de la thèse en danger, avant que l'affaire ne soit finalement classée.

François Cournoyer, qui prépare un livre sur l'histoire de l'École polytechnique, tombe par hasard sur cette affaire et en devient obsédé. Il rencontrera le fils de Trefflé Mireault, Jean-Marie, qui lui donnera son point de vue — fort subjectif — sur ce qui s'est passé (ou a pu se passer). La mort de Trefflé Mireault, qui survient en 1938, est-elle liée à cette affaire ? Et celle de Marie-Victorin, quelques années plus tard ? Le roman oscille chronologiquement entre l'époque contemporaine pendant laquelle Cournoyer fait ses recherches (du printemps 1990 à la fin de l'été 1992) et la décennie (1934-1944) qui va de la fameuse soutenance à la mort de Marie-Victorin.

Il est rare, et particulièrement rare dans la littérature québécoise, qu'on fasse de la science matière à roman. Écrire un roman à suspense à partir de l'histoire d'une soutenance de thèse de doctorat n'allait pas de soi, c'est

le moins qu'on puisse dire. Pourtant, Robert Gagnon y parvient, en évitant de transformer radicalement les événements. Il entre plutôt dans ceux-ci, refuse de les dénaturer, tout en insistant sur les détails, les raisons pour lesquelles les faits auraient pu se colorer autrement. De plus, en plaçant au centre de ce roman le personnage de Jean-Marie Mireault, il évoque la figure crédible d'un jeune bourgeois des années trente, partagé entre la passion et la peur du péché, une morale austère et le goût de l'aventure.

Cependant, comme c'est trop souvent le cas avec les ouvrages récipiendaires du prix Robert-Cliche (mais il y a déjà eu bien pire...), la narration reste un peu trop scolaire, marquée par des formulations trop littéraires (figées, proches du cliché). L'auteur est trop bavard, explique trop, raconte ce que le lecteur a déjà compris et n'aime pas se faire expliquer.

Ce bavardage, par moment insipide, se manifeste en particulier dans les nombreux dialogues. Ceux-ci manquent de crédibilité, paradoxalement, parce que l'auteur veut désespérément «avoir l'air vrai». Osons un épouvantable cliché, mais qui, hélas, vient à l'esprit à propos d'un nombre incalculable de romans: un texte littéraire n'est pas la réalité. À force de trop vouloir «avoir l'air vrai», le livre ne paraît plus vraisemblable; à force de vouloir copier la parole «réelle», on perd le ton juste. Contrairement au livre de Harvey et Roger, la parole apparaît sans liberté, enfermée dans un carcan de vérisme qui devient exaspérant. Voilà donc un projet intéressant, stimulant, qui n'a pas été mené tout à fait à terme, un peu trop engoncé encore dans un maniérisme dont l'auteur, souhaitons-le, parviendra peut-être à échapper dans des fictions subséquentes.

⁂

Jacques Bissonnette publie, avec *Sanguine*[9], son troisième roman en moins de dix ans. Si je n'ai pas lu le second (*Cannibales*), *Programmeurs à gages*, le premier, demeure pour moi une totale réussite. On pouvait interpréter ce roman comme une réflexion sur la condition humaine à l'ère de l'informatique, dans un environnement spécifique, nord-américain, où la question de l'information et de son traitement devient centrale dans l'élaboration et le développement des structures sociales. Bissonnette utilisait alors la structure, assez classique maintenant, du roman noir né aux États-Unis qui, contrairement au roman à énigme, s'inspire du réalisme social en faisant une large place à l'action et à la violence, et en s'appuyant sur la figure du «privé». Cette structure servait de cadre à une réflexion sur les programmes d'ordinateur. Avec *Sanguine*, l'influence du roman noir est encore plus flagrante.

Publié dans une collection de polars («Cahier noir»), Jacques Bissonnette propose un texte d'une efficacité rare, un roman noir comme la lit-

térature québécoise en a peu produit. Un roman où le rythme, haletant, tient notamment aux nombreux dialogues, d'une économie remarquable.

Le lieutenant Stifer a perdu sa fille unique de treize ans, deux ans auparavant. Il a pris un congé non payé d'un an et a fait tout ce qui était humainement possible pour la retrouver. Sa conjointe s'est habituée (douloureusement) à l'idée de sa mort. Pas lui. Chaque fois qu'il apprend qu'une adolescente d'une quinzaine d'années se retrouve à la morgue, il ne peut s'empêcher d'aller constater *de visu* s'il ne s'agit pas du cadavre de sa fille. Par hasard, il se retrouve avec un dossier étonnant sur les bras : un jeune revendeur de drogue et sa maîtresse de seize ans ont été assassinés, mais d'une étrange manière. Comme si un animal leur avait déchiré la figure avec ses griffes. Les orbites des yeux de la jeune fille (surnommée « Sanguine », d'où le titre du roman) sont vides et, pendant longtemps, Stifer se demandera de quelle couleur ceux-ci pouvaient être. Peu à peu, après la découverte de photos macabres, il se trouve entraîné dans les milieux sadomasochistes de Montréal où les horreurs se multiplient.

Ce n'est pas tant la découverte des coupables qui surprend ici (un lecteur habitué, ne serait-ce qu'un peu, au roman policier devinera assez vite qui sont les responsables de toute cette affaire). Le lecteur est surtout frappé par l'art consommé de Bissonnette de lier les éléments, de tisser peu à peu un réseau par lequel non seulement l'enquête se noue, mais aussi où le privé et le professionnel se mêlent sans cesse. Car à travers la violence de ce qui est raconté et de ce que vit Stifer, l'image de sa fille Chloé le hante et, sans qu'elle apparaisse dans le roman, elle devient un personnage extrêmement vivant.

*Sanguine* propose des personnages d'une grande crédibilité, assez horribles et pervers (et pour cela même tout à fait fascinants), qui entraînent le lecteur dans des zones d'ombre et risquent de l'obséder longtemps. Pour ceux qui sont épuisés par la mièvrerie et les bons sentiments que les médias et la littérature nous assènent de manière obscène (pendant que les bombes continuent de tomber sur Sarajevo et qu'on assassine en Algérie ceux qui s'opposent à la bêtise, bien sûr), ce roman est une bonne métaphore du monde dans lequel nous vivons. Avis aux adeptes de l'astrologie et à ceux qui méditent sur leur « enfant intérieur » : s'abstenir.

---

1. Pauline Harvey et Danielle Roger, *Lettres de deux chanteuses exotiques*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 126 p.
2. Suzanne Lamy, *D'elles*, Montréal, l'Hexagone, 1979, p. 15-36.
3. *Ibid.*, p. 15.
4. *Ibid.*, p. 23.
5. Pauline Harvey et Danielle Roger, *op. cit.*, p. 51.
6. *Ibid.*, p. 35.
7. *Ibid.*, p. 46.

8. Robert Gagnon, *La Thèse*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1994, 237 p.
9. Jacques Bissonnette, *Sanguine*, Montréal, VLB éditeur, coll. «Cahier noir», 1994, 231 p.